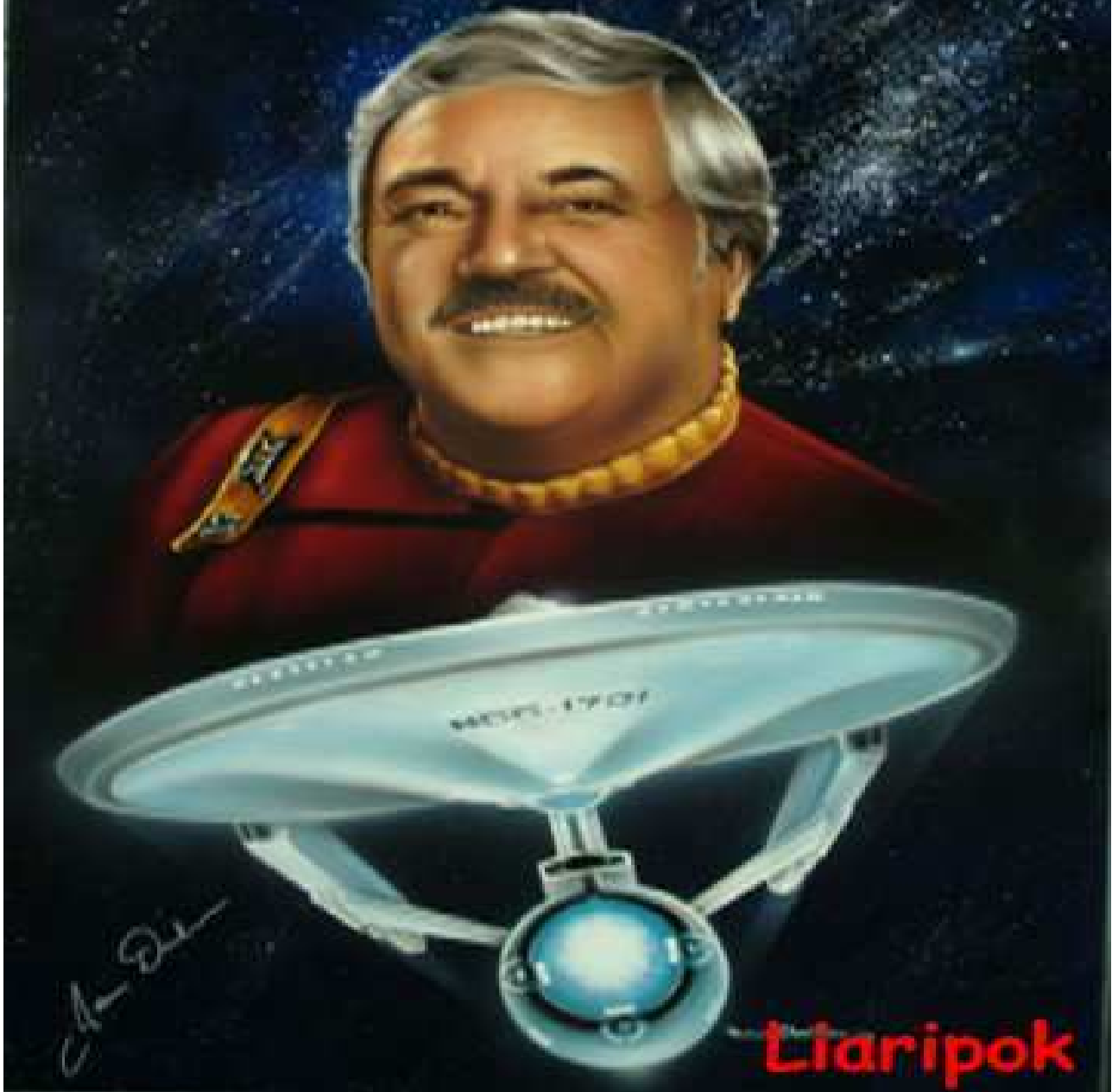


Star Trek Univers L'ultime voyage



L'Ultime Voyage

Par Liaripok

Voici pour la réalité : Ex acteur maintenant à la retraite James Doohan est confortablement installé sur un siège de première classe à bord d'un A340-500 de la compagnie Singapore Airline, à onze mille mètres au-dessus de la mer de Corail.

Voici pour le rêve : Ex ingénieur chef Montgomery Scott dit Scotty fait partie des passagers d'un splendide vaisseau spatial qui file en douceur dans les profondeurs interstellaires, à distorsion 7.5 de Argélius II à Turkana IV.

* * * * *

Il n'existe pas de vaisseaux spatiaux. Il n'en existera probablement jamais. Un peu plus de trois décennies se sont écoulées depuis le vol d'Apollo 11, et aucun être humain ne va nulle part si ce n'est çà et là à la surface de ce petit O qu'est la Terre, car les planètes du système solaire sont rigoureusement stériles et les étoiles hors de portée. Ce petit O n'est pas assez grand pour James. Trop souvent il perd tout éclat à ses yeux, il se transforme en une boule de porcelaine sans vie; aussi a-t-il pris récemment l'habitude, lorsque le monde se fait terne, de se réfugier à bord de ce vaisseau interstellaire. Ce que le Vol 411 de la SIA transporte n'est donc que son moi physique, son enveloppe, laquelle occupe un siège First Class des plus somptueux dans un appareil dont les formes sveltes abritent deux cents passagers et qui, décollant de Buenos Aires juste après le petit déjeuner, a coupé vers l'ouest durant deux heures, le long du tropique du Capricorne, et atterrira bientôt à Torres Aéroport, l'aéroport de la Papouasie. Mais sa conscience, son anima, l'essentiel de sa Jamesité, file entre les galaxies.

Quel vaisseau ! Quelle merveille que ses milliers de passagers! Dans ses coursives grouille une foule bariolée de créatures galactiques, des natifs de Fomaihaut, d'Achemar, d'Acrux, d'Aldébaran, de Thuban, d'Arcturus et d'Altair, ceux de l'étoile Polaire, de Canopus, de Sinus et de Rigel, des êtres à la fois intelligents et doués d'un langage articulé, respirant du méthane, de l'azote, ou de l'argon, à la peau épineuse ou sans peau du tout, munis de plusieurs bras ou de plusieurs têtes ou complètement immatériels, tous issus de cultures bien distinctes, absolument uniques et originales. Au milieu de tout ce monde bigarré circule Scotty, ex superstar de la clé à molette et de l'injecteur anti matière, digne héritier de Ferdinand Von Zeppelin, Rudolf Diesel, Henri Fabre, Nikola Tesla et Zefram Cochrane, se repaissant avec délices de sa délicieuse diversité. Alors qu'ici, dans cet avion, ce cylindre subsonique rivé à sa planète, il est impossible de distinguer les Canadiens des Portugais, les Portugais des Roumains, les Roumains des Irlandais, sauf quand ils ouvrent la bouche, et encore n'est-ce pas certain.

Au cours de ses rêveries il s'entretient avec des créatures du système de Fomaihaut sur le problème d'Acrux; il enregistre les mélodies de la flûte à trous d'Aldébaran; il se renseigne sur les différences culturelles de Sinus et de Rigel, les sommeils extatiques de Thuban, les sculpteurs d'astéroïdes de Canopus. C'est alors qu'une souriante hôtesse de la SIA s'approche et abaisse son regard sur lui, le catapultant d'une réalité à l'autre. Elle a des yeux bleus, des cheveux frisottés, un nez

droit, des lèvres minces, la peau cuivrée — un méli-mélo génétique, la métisse classique façon XXe siècle, peut-être un croisement mélanésio-suédo-turco-bolivien, ou polono-berbéro-tatarogallois. Les voyages intercontinentaux à bon marché ont tristement fait leur oeuvre : toute la Terre n'est plus qu'un creuset où les traits génétiques ont fusionné en une bouillie informe. James s'interroge à propos du caractère récessif de ces yeux bleus sans arriver à une solution satisfaisante. Quoi qu'il en soit, elle est belle. Elle s'appelle Dawn, ô doux prénom d'une parfaite neutralité, détaché de toute culture, et ils ont entamé un petit flirt. Une lueur de malice dans les yeux, elle lui dit d'une voix caressante : « Nous allons atterrir dans moins d'une heure Monsieur Doohan. Est-ce que votre ceinture est bien fixée ? »

- « Elles n'a jamais cessé de l'être. »

- « Très bien. » Les yeux bleus, ardents, intéressés, rencontrent les siens.

- « Je reste en ville ce soir, » dit-il.

- « C'est une magnifique ville. »

- « Nous pourrions prendre un verre ensemble en attendant qu'ils déchargent les bagages, » suggère-t-il avec une hardiesse pleine de bonne humeur.

- « Ce n'est pas autorisé par la compagnie. Et puis que dirait votre charmante compagne ? » Répondit-elle en pointant du menton Wende l'épouse de l'acteur qui sommeille à côté de lui.

- « Rien de bien sans doute, » lâche-t-il machinalement. Comment a-t-il pu croire un moment qu'il puisse encore intéresser une jeune femme. Jadis il aurait pu, mais ce n'est plus le cas. James a plus de 80 ans, grand, encore robuste bien que bedonnant, il étale comme en vitrine les gènes paysans de Sarah sa rude canadienne de mère. Ses cheveux blancs coupés court; il y a beaucoup de femmes que cela attire. On ne voit plus guère de cheveux blancs à présent. Il s'habille simplement mais élégamment comme il se doit en tant qu'icône vivante de la culture télévisuelle de la seconde moitié du vingtième siècle. Il est sûr de lui, de ses possibilités, et affiche un aplomb communicatif. Rien que ce mois-ci quatre-vingts milles trekkies ont assisté aux différentes conventions.

Elle saisit la pointe de lassitude qui affleure dans sa voix.

- « Vous n'avez pas l'air enthousiaste de votre voyage ? »

- « Ce n'est pas ça. »

- « Le décalage horaire peut-être ? »

James hausse les épaules.

- « La grosse déprime. Le corps comme un vieil os. L'esprit comme un tas de cendres. » Il sourit de toutes ses dents, ôtant tout poids à ses paroles.

Ce que sa tristesse a de feint n'échappe pas à la jeune femme qui prend un visage de circonstance.

- « Je ne fais que citer William Shakespeare. Ne faites pas attention à ce que je dis. En fait, je me sens très bien, juste un peu à plat. »

- « Désirez-vous un verre de champagne, c'est souverain contre le coup de blues. »

Il refuse d'un signe de tête. « Comme si un champagne de compagnie aérienne

pouvait lui être du moindre secours » Il songe à l'hémisphère transparent de la salle de repos de l'Entreprise situé sur le pont supérieur, où les lignes blanches de la vitesse de distorsion ondulent en une danse propitiatoire pour tromper les longues heures d'un voyage interplanétaire. « Ça va aller, » lui dit-il. « Proposition acceptée, et un pour ma femme. »

- « Je vous apporte cela immédiatement », lance-t-elle avec un clin d'oeil avant de s'éloigner dans l'allée d'un air dégagé.

La Papouasie. A l'heure des cocktails James sera à Port Moresby. Ce soir il fait l'ouverture de la conversion de Torres en tant qu'invité d'honneur, il y a trois jours c'était Montevideo, la semaine prochaine ce sera Bangkok. La dernière grande tournée avant une mise à la retraite définitive comme il l'a promis à Wende. Il a traversé ce matin la ligne de datation internationale, et il ne se souvient plus s'il est passé dans le jeudi ou dans le mardi, bien qu'hier, il en est sûr, ait été un vendredi. James sait seulement que c'est le mois de mars de l'année 2003 et encore y a-t-il des moments où il n'en est même pas certain.

L'avion de la SIA entre dans la phase finale de son plongeon vers le sol. La Papouasie attend, lisse, cristalline. Le monde a de nouveau le poli du verre. Il laisse son esprit dériver joyeusement vers le vaisseau étincelant qui fonce à travers le tourbillon des constellations.

* * * * *

Il s'est retrouvé dans le salon animé du pont inférieur, en train de prendre un verre avec son compagnon de voyage, Steve Stevens, un professeur d'économie inter-système de l'Institut Destron. Pourquoi Stevens, ce personnage grossier à la figure rubiconde ? Avec le choix que lui offrait toute l'humanité réelle et imaginaire, pourquoi son inconscient a-t-il décidé de lui faire partager son rêve avec un tel butor ?

- « Regardez, » a dit Stevens en clignant de l'oeil d'un air égrillard. « Voici votre petite amie. »

La porte de verre du salon s'est ouverte et le non-mâle d'Antares est entré.

- « Laissez tomber, » s'est emporté Scotty. « Vous savez très bien qu'il n'y a rien »

- « N'y a-t-il pas des jours que vous la poursuivez de vos assiduités ? »

- « Votre la n'est pas le pronom qui convient », a dit Scotty. Stevens s'est esclaffé. « Quelle précision ! Quelle érudition ! Votre la n'est pas le pronom qui convient, déclare notre baroudeur de l'espace ! » Il a donné un grand coup de coude à Scotty. « Pour vous c'est une « la », mon ami, et n'essayez pas de me raconter des histoires. »

Scotty devait admettre qu'il y avait quelque vérité dans les insinuations vulgaires de Stevens. L'Antarien, un humanoïde élané aux yeux jaune, à la peau émeraude, au corps souple et lisse, avec de longs membres fuselés et une grâce fluide l'attirait invinciblement. Et il ne pouvait pas s'empêcher de voir en lui un être féminin.

Cette attitude était irrémédiablement liée à sa culture et aux habitudes de son espèce, il le savait, en fait, l'extraterrestre l'avait averti que la différenciation sexuelle en usage sur la Terre n'avait aucun sens pour lui, et que s'il tenait absolument à lui attribuer le genre féminin, « elle » ne pouvait que désigner un être non-mâle, sans que cela implique la moindre féminité sur le plan biologique.

Patiemment, il a expliqué « Je vous l'ai déjà dit. L'Antarien n'est ni mâle ni femelle au sens où nous l'entendons. S'il se trouve que nous voyons en lui un être féminin, c'est une conséquence de notre conditionnement culturel. Si ça vous plaît de croire que l'intérêt que je porte à cet être est d'ordre sexuel, à votre aise, mais je vous assure que mon attitude est purement professionnelle. »

- « Naturellement. Vous vous contentez de l'étudier. »

- « Non. Bien que le contraire ne m'étonnerait pas. Sur son monde d'origine son statut est celui d'une observatrice-de-vie, ce qui paraît être l'équivalent Antarien d'anthropologue. »

- « Quelle aubaine pour tous les deux ! C'est votre première Antarien et vous êtes son premier écossais. »

- « Cessez de parler d'elle au féminin, » a sifflé Scotty.

- « Mais c'est ce que vous venez de faire ! »

Scotty a fermé les yeux. « Ma grand-mère m'avait bien averti de ne jamais fréquenter d'économistes. Ils ont l'esprit fangeux et l'haleine fétide, » disait-elle. « Elle m'a aussi mis en garde contre les gens de l'Institut Destron. Des esprits tordus, c'était son expression. Ainsi me voilà enfermé dans un vaisseau interstellaire avec cinq cents créatures extraterrestres et un compagnon humain, et il faut que ce soit un économiste de l'Institut Destron. »

- « La prochaine fois vous n'aurez qu'à emmener votre grand-mère. »

- « Fichez le camp, » a dit Scotty. « Arrêtez de gâcher mon rêve. Allez colporter votre triste science ailleurs. Vous voyez ces Aurigiens là-bas ? Rejoignez-les et parlez-leur du produit national brut. » James a souri à l'Antarien qui était allé chercher un verre, un breuvage d'un bleu iridescent, et s'approchait d'eux.

- « Du vent, » a ajouté Scotty.

- « N'ayez crainte, » a répondu Stevens. « Je ne veux pas vous gêner. » Et il s'est évanoui dans la foule bariolée.

- « Les Capelliens sont en train de danser sur le pont supérieur. » a déclaré l'Antarien.

- « J'aimerais voir cela. Cet endroit est bien trop bruyant, de toute façon. » James a plongé son regard dans le jaune brillant des yeux de l'Antarien. Des yeux de chat, » a-t-il songé. « Des yeux de panthère. Qui étaient fixés comme d'habitude sur la bouche de l'ex-ingénieur chef : autres mondes, autres mœurs. Il s'est senti parcouru d'un étrange, d'un troublant frémissement de désir. Désir de quoi, au fait ? C'était un pur sentiment d'appétence, non spécifique, n'ayant certainement rien de sexuel. « Je crois que je vais aller jeter un coup d'oeil. Vous venez avec moi ? »

* * * * *

L'avion s'est posé en Papouasie. Se penchant au-dessus de la petite table dans le salon de la chambre d'hôtel réservé par l'organisateur de la convention James déclare à sa femme d'une voix lasse « Je traverse une crise. Toutes les choses qui comptent dans ma vie n'ont plus de sens. Je découvre que la profession que j'ai choisie est sans objet, idiote, aussi inutile que... que de jouer aux échecs. Je parcours le monde, je vois des dizaines d'aéroports, d'hôtels, de salles de congrès, de conférences par an. Tout est partout pareil. Les mêmes vêtements, le même jargon, les mêmes magazines, les mêmes admirateurs avec les mêmes histoires les mêmes décors. Une homogénéité internationale. Une uniformité mondiale. Arrives-tu à comprendre ce que c'est d'être un acteur enfermé à vie dans un seul rôle. »

Wende l'écoute sans rien dire, ce n'est pas la première fois que son mari lui fait ce discours elle le connaît par cœur, elle attend simplement qu'il ait fini.

- « C'est une perte affreuse », continue-t-il, « La diversité culturelle a disparu de la surface de la terre, la véritable poésie est morte, l'imagination est morte, l'individualité est morte. »

D'une voix haut perchée et monocorde et il se met à psalmodier:

- « Plongé dans la beauté je marche. La beauté devant moi je marche. La beauté derrière moi je marche. La beauté à mes côtés et au-dessus de moi je marche. Tout finit dans la beauté. Tout finit dans la beauté. »

- « Les organisateurs nous attendent dans le hall » dit Wende d'un air gêné.

- « Qu'ils nous attendent ! Ça leur fera du bien. C'est un chant Navajo. Les Navajos ? Il n'y a plus de Navajos. Et ceux qui restent que chantent-ils ? Écoute. Écoute. » D'un geste brut il allume la télévision de la chambre et sélectionne la chaîne musicale, immédiatement le haut-parleur déverse le grand tube du moment. Sa voix se fait terriblement mordante.

- « Ecoute, écoute, je suis certain que c'est la même bouillie musicale sur toute la planète. »

Wende sourit légèrement. Elle dirige une main vers celle de James, s'en empare, lui presse les phalanges. Il est pris de vertige. La foule de l'aéroport, les regards de ceux qui l'attendaient à l'hôtel, la musique, l'alcool. Le plastique. Tout brille. De la porcelaine. De la porcelaine. La planète se vitrifie. »

- « James ! » Fait-elle d'un air inquiet. « Calme-toi, tout va bien, tu n'as ici que des amis. »

Il éclate de rire, bat des paupières, tousse, frissonne. Il perçoit la détresse de son épouse, mais il sent son esprit qui l'abandonne pour plonger dans le noir galactique.

* * * * *

L'Antarien non-mâle auprès de lui, Fasciné et intimidé Scotty regardait derrière le champ de force la séduisante vision des Capelliens en train de s'enrouler et de se dérouler sur la piste de danse.

- « Ils sont d'une redoutable beauté, » a murmuré Scotty.

- « Comprenez-vous le message ? »

- « Qu'est-ce qu'ils disent ? »

- « Ils disent : *Venez avec moi, venez avec moi, venez avec moi !* »

- « Alors allez-y, » a dit simplement l'Antarien.

- « Pour mourir sur le coup ? Ignorez-vous que la radioactivité qu'il dégage est mortelle pour tout autre organisme que le leur. »

- « Pour entrer dans une nouvelle phase. Pauvre monsieur Scott ! Aimez-vous donc tellement votre corps actuel ? »

- « Mon corps actuel n'est pas si mal. Croyez-vous qu'on m'en donnera un autre ? »

- « Non ? »

- « Non, » a répondu James. « Celui-ci est le seul que j'aurai jamais. Ce n'est pas la même chose pour vous ? »

- « Quand viendra le Temps des Commencements, je recevrai ma nouvelle enveloppe. Dans cinquante ans d'ici. Ce que vous voyez là est la cinquième forme que j'emprunte. »

- « La prochaine sera-t-elle aussi belle ? »

- « Toutes les formes sont belles. Vous me trouvez attirant ? »

- « Naturellement. »

Les yeux réduits à une fente. Petit hochement de tête en direction du champ de force. « Aussi attirant que ceux-là ? »

Scotty s'est mis à rire. « Oui. Quoique d'une façon différente. »

Le ton de l'Antarien s'est fait légèrement provocant. « Si j'étais là-bas, me rejoindriez-vous sur la piste ? »

- « Ça se pourrait. Si on me donnait une combinaison de survie en milieu hostile. »

- « Mais pas autrement ? Supposons que je sois là-bas en ce moment même. Je pourrais vivre cinq, dix, peut-être quinze minutes. Je suis là-bas et je dis : *Viens avec moi, Scotty, viens avec moi !* Qu'est-ce que vous faites ? »

- « Je ne suis pas tellement tenté par le suicide. »

- « Mourir par amour, pourtant ! Aborder une nouvelle phase au nom de la beauté. »

- « Non. Désolé. »

L'Antarien a montré du doigt les Capelliens en train d'onduler. « Si c'étaient eux qui vous le demandaient, vous iriez ? »

- « C'est bien ce qu'ils font ? »

- « Oui. Et vous refusez l'invitation ? »

- « Pour le moment. Pour le moment. »

L'Antarien est parti d'un grand rire antarien, une espèce de renâclement argentin. « Notre voyage va encore durer des semaines. Un de ces jours, je pense, vous irez les rejoindre. »

* * * * *

- « Tu es resté sans réaction pendant au moins cinq minutes, » dit Wende. « Tu m'as fait une peur bleue. Tu es sûr de vouloir aller à la cérémonie d'ouverture ce soir. »

James confirme d'un signe de tête.

- « Ça va aller mieux. Je suis un peu fatigué, c'est tout. Trop de fuseaux horaires ce mois-ci. »

Ils sont sur la terrasse de sa chambre d'hôtel. La nuit tombe déjà alors que l'après-midi touche à peine à sa fin; c'est le milieu de l'hiver dans l'hémisphère austral, bien que l'air soit tout embaumé de la fragrance des fleurs tropicales. Les premières étoiles ont fait leur apparition. Il n'a jamais vraiment su laquelle est laquelle. Cette étoile brillante, pense-t-il, pourrait être Rigel, et celle-ci Sinus, et celle-là là-bas, c'est peut-être Deneb. Et celle-ci ? Se pourrait-il que ce soit la rouge Antarès, au cœur du Scorpion, ou s'agit-il seulement de Mars ?

Dans deux heures on viendra les chercher pour les conduire à la salle du congrès.

Pendant longtemps je n'ai pas compris ce qui s'était passé. Je grandissais sur une île, coupé de la réalité, un gars de Los Angeles, astucieux, toujours fourré sur les plateaux. Jusqu'au jour, j'avais quarante-six ans, où je me suis retrouvé piégé dans ce rôle de composition qui allait m'enchaîner jusqu'à ma mort. Je ne peux pas aller sur Mars, Vénus ou Saturne comme je ne peux atteindre les étoiles.

Je suis resté des années à me sentir mal dans ma peau. Je jouais Scotty, Scotty, Scotty, toujours Scotty, sachant que tout cela n'avait aucun sens.

J'ai également eu des aventures, des tas d'aventures, tellement que je n'arrivais plus à les distinguer et que je n'y prenais plus aucun plaisir sauf peut-être Ibo. Ibo était une étudiante en art et nous sommes devenus très proches, elle était aussi proche de moi que n'importe qui dans mon entourage immédiat, et je lui ai fait part de mes ennuis. Je vais tout laisser tomber, je lui ai dit, parce que ce n'est pas du tout ce que j'espérais. Elle s'est moquée de moi et m'a répliqué : « *Tu crois avoir le droit d'être découragé parce que le monde ne correspond pas à ce que tu attendais ? Refaçonne ta vie, James, tu ne peux pas refaçonner le monde.* »

« *Mais comment ?* » J'ai demandé. Et elle m'a répondu « *Regarde à l'intérieur de toi-même, redécouvre l'artiste en toi, vois ce qui t'a fait être ce que tu es, ce qui a conduit ta carrière à être ce qu'elle est. Rien n'est perdu, tout est seulement brouillé.* »

Ce qui m'a donné à penser. Ce qui m'a apporté une nouvelle vision des choses. Ce qui m'a lancé dans une quête intérieure, Il m'a fallu trois ans pour démêler l'écheveau, pour bien comprendre ce que notre vocation était réellement devenue, une industrie, une simple industrie, sans valeur, sans messages, sans autre but que de faire de l'argent, en volant du rêve oui mais du rêve formaté, calibré pour la masse des consommateurs de pop corn et de soda.

* * * * *

Il était aussi attiré par les Spiciens, moins pour eux-mêmes, c'étaient des personnages obliques, secrets, réservés et suffisants, d'approche difficile, que pour l'espèce de liqueur psychédélique qu'ils prenaient de façon sacramentelle avant de se lancer dans une de leurs interminables danses rituelles. Chaque fois qu'il les avait regardés boire, il lui avait semblé qu'ils faisaient le geste de lui en offrir, comme pour l'inviter, comme pour le tenter, avant de tout faire disparaître dans leur bouche. Il se sentait alléché il se sentait ferré.

Il y avait trois Spiciens à bord, des créatures longilignes de deux mètres et demi de long, au corps cylindrique, souple, muni de membres courtauds. Leur peau sèche et lisse, d'un vert profond strié de bandes jaunes, avait un aspect reptilien, mais leurs yeux étaient étrangement humains, de grands yeux d'un brun liquide, des yeux levantins pleins de mélancolie, des yeux de voyageurs médiévaux malchanceux qu'un enchantement aurait transformés en serpents. Scotty leur avait parlé plusieurs fois, enfin pas directement, leurs organes vocaux ne leur permettaient pas de parler, et ils laissaient ce soin à de petits dispositifs suspendus à leur cou qui convertissaient leurs légers sifflements en mots ambrés qui sortaient du petit haut-parleur du traducteur universel.

Prudemment, alors que c'était la troisième ou la quatrième fois qu'il s'entretenait avec eux, il a fait preuve d'un intérêt poli envers leur boisson sacrée. Ils lui ont expliqué que cela leur permettait d'entrer en contact avec les forces vives de l'univers. Il a répondu qu'il existait de telles choses sur la Terre et qu'il y recourait fréquemment, qu'elles lui faisaient pénétrer en profondeur les mécanismes du cosmos. Ils ont manifesté une certaine curiosité, peut-être même une curiosité certaine; il était très difficile de lire dans leurs yeux, et le ton de leur voix ne fournissait aucun renseignement. Il prend son padd, y affiche une sélection des meilleurs alcools terriens et décrit les effets de chaque produit et propose un échange. Oui, ont-ils dit enfin, c'est d'accord. Mais pas maintenant. Pas avant que ce ne soit le moment. Scotty s'est bien gardé de leur demander quand ce serait. Il les a remerciés et a rangé son padd.

Stevens, qui avait suivi la tractation de l'autre côté du salon, s'est approché de lui à grands pas au moment où les Spiciens prenaient congé. « Qu'est-ce que vous manigancez encore ? » A-t-il voulu savoir.

- « Et si vous vous occupiez de vos affaires ? » A suavement répondu Scotty.
- « Vous traficotez avec ces reptiles, n'est-ce pas ? »
- « Disons que je fais de la recherche de terrain. »
- « De la recherche ? De la recherche ? Qu'est-ce que vous mijotez ? Vous allez vous défoncer avec leur espèce de mixture orange ? »
- « Ça se pourrait. »
- « Avez-vous une idée des effets de ce machin sur le métabolisme humain ? Vous risquez de finir aveugle ou paralysé ou cinglé ou... »
- « Ou touché par la révélation, » a conclu Scotty. « Ce sont les risques du métier. Les explorateurs terriens du 19ème siècle essayaient sans hésiter le peyotl, le yagé ou l'ololiuqui acceptaient ces risques, et... »

- « Mais elles étaient des drogues à usage humain ! Vous ne savez pas comment... oh, et puis, à quoi bon ? De la recherche, qu'il appelle ça ! De la recherche ! Vous n'êtes qu'un alcoolique. »

- « Économiste ! » Répond simplement Scotty opposant le sarcasme au sarcasme.

* * * * *

Une assistance honnête pour ce soir, près de mille personnes, chaque siège occupé dans le vaste auditorium en forme de fer à cheval, un vidéo-relais diffusant sa conférence sur Internet autant dire sur la planète entière. James se tient sur l'estrade comme un demi-dieu sous la vive lumière d'un projecteur anti-éblouissement. En dépit du coup de blues qui l'a saisi un peu plus tôt, il est en bonne forme, le geste large et énergique, le regard imposant, la voix profonde et sonore, l'élocution aisée.

- « Tournez-vous vers les étoiles, les inaccessibles étoiles ! Imaginez, si vous le pouvez, les millions de mondes qui gravitent autour de ces soleils flamboyants par-delà l'obscurité de la nuit ! Imaginez avec moi d'autres espèces, d'autres façons de vivre, d'autres dieux. Des êtres de toutes les formes imaginables, bizarres en apparence mais pas grotesques, pas hideux, car la vie est toujours belle; des êtres pourvus de nombreux membres ou n'en possédant aucun, des êtres pour qui la mort est une divine culmination de l'existence, des êtres ne mourant jamais, des êtres capables de mettre au monde un millier d'enfants à la fois, des êtres ne se reproduisant pas — toutes les infinies possibilités de l'univers infini ! »

Grosse ovation du public susceptible de fausser le jugement d'un acteur débutant mais pas lui, il s'est trouvé trop souvent dans ce genre de situation face à un public déjà assujetti, il aurait pu tout aussi bien débiter les premières pages de l'annuaire téléphonique qu'il aurait eu le même résultat.

Le voilà soudain qui hésite. Il se sent défaillir et s'accroche aux rebords du pupitre. « Parce que... » Le projecteur, se dit-il. En plein dans les yeux. Il ne devrait pas m'éblouir comme ça, mais sa lumière est aveuglante. Demander qu'on le déplace. « Au cours... au cours de notre voyage... » Qu'est-ce qui se passe ? Voilà les sueurs qui commencent. Mal à la tête, elle va exploser ? Attends, ralentis l'allure, reprends ta respiration. Cette lumière dans les yeux...

* * * * *

- « Dites-moi, a demandé Scotty d'un ton grave, quelle impression ça fait de savoir qu'on aura dix corps successifs et qu'on vivra plus d'un millier d'années ? »

- « Dites-moi d'abord, » a répondu l'Antarien, « quelle impression ça fait de savoir qu'on vivra tout au plus cent cinquante ans et qu'on périra ensuite à jamais ? »

* * * * *

Tant bien que mal, il continue. La douleur dans sa tête se fait de plus en plus forte, il ne parvient pas à accommoder, se dit qu'il va perdre conscience d'un moment à l'autre, qu'il se peut que ce soit déjà arrivé au moins une fois, et pourtant il continue. Cramponné au pupitre, il trace sa carrière agrémentée çà et là d'anecdotes piquantes sur ses relations avec les autres acteurs de la série.

Son malaise et son trouble vont et viennent tandis qu'il dévide ses histoires. Il échafaude, échafaude, réclamant passionnément la fin de l'homogénéisation de la Terre sur les autres cultures du quadrant, et peu à peu les symptômes physiques disparaissent, ne laissant en lui qu'un léger vertige. Mais un autre malaise s'empare de lui comme il touche à sa péroraison. Sa voix se transforme pour lui en un caquetage lointain, imbécile et absurde. Il a dit tout cela un millier de fois, déclenchant régulièrement d'énormes ovations, mais qui l'écoute ? Qui l'écoute ? Tout semble vain ce soir, mécanique, idiot. Regardez-moi ces trekkies en uniforme de la Fédération ou en costumes bariolés. Écoutez-les échanger des tuyaux financiers, parler de sport, se recommander des restaurants à Paris et des coiffeurs à Johannesburg. Et c'est partout la même chose. Son vaisseau spatial est un fantôme; son rêve une pure sottise.

Il en vient pourtant à sa conclusion. Il ramène son auditoire sur ce vaisseau spatial, lui donne à voir une horde d'êtres fantastiques. Il complète la métaphore en esquissant les structures d'une demi-douzaine de cultures disparues.

C'est fini. Il est englouti sous des cascades d'applaudissements. Il reste à sa place jusqu'à ce que des membres du comité organisateur viennent à lui pour l'aider à descendre; ils ont remarqué sa détresse. « Ce n'est rien, » dit-il d'une voix entrecoupée. « Les lumières... trop vives... » Wende est à ses côtés. Elle lui tend un verre, quelque rafraîchissement. Deux des organisateurs lui parlent d'une réception en son honneur dans le Salon Vert. « Très bien, » dit James. « Avec plaisir. » Wende murmure une protestation. Il la repousse. « Obligation professionnelle, » lui explique-t-il. « Je me sens mieux maintenant. Parole. » Chancelant, tremblant, il se laisse conduire.

* * * * *

- « Un écossai, » a dit l'Antarien. « Vous vous dites écossai, mais qu'est-ce que c'est exactement ? Un clan, une caste, une faction, une tribu, une nation, quoi ? Pourriez-vous m'expliquer ? »

- « Vous comprenez ce qu'est une nation ? »

- « Bien sûr. »

- « L'Écosse est une terre, une terre aride sous un climat encore plus aride. Ce qui a développé un mode de vie unique. »

- « Vous y vivez ? »

- « Absolument pas. Que ferait un ingénieur chef estampillé Starfleet en Écosse. Mais mes ancêtres étaient écossais, aussi je me considère comme écossais, bien que...

- « C'est une appartenance héréditaire, alors. Une appartenance qui ne requiert pas de ses fidèles qu'ils observent ses rites ? »

- « En un sens, » a répondu Scotty désespérément. « Disons plutôt que c'est un sous-groupe culturel héréditaire découlant d'une conception commune de la vie qui n'a plus rien de significatif. »

- « Ah ! Et les traits culturels qui définissent les Écossais et les distinguent de l'ensemble de l'humanité sont... ? »

- « Eh bien..., » a hésité Scotty. « Il y a un code vestimentaire, une cuisine, une musique, la pratique du Shinty et du caber, une littérature considérée révolutionnaire, une langue régionale que tous les Écossais du monde comprennent plus ou moins et beaucoup d'autres choses, y compris un subtil esprit de corps. »

- « Vous observez le code vestimentaire ? Vous comprenez cette langue régionale ? »

- « Pas exactement, » a admis Scotty. « En réalité je ne fais rien de spécifiquement écossais à part me considérer comme un écossais et adopter de nombreuses manières typiquement écossaises, lesquelles, d'ailleurs, ne sont plus uniquement écossaises, on en trouve des traces chez les anglais, les irlandais, les australiens et en partie chez les nord-américains. Je parle des anglais et des irlandais d'avant les guerres eugéniques et la découverte des voyages spatiaux, bien entendu. Aujourd'hui... » Tout ça finissait par s'embrouiller terriblement. « Aujourd'hui... »

- « On dirait, » est intervenu l'Antarien, « que vous êtes écossais uniquement parce que vos géniteurs paternel et maternel l'étaient et qu'ils... »

- « Non, pas tout à fait. Pas ma mère, seulement mon père, et il n'était écossais que du côté de son père, mais même mon grand-père vivait à Londres dans la city, et... »

- « Tout cela est devenu vraiment trop confus, » l'a interrompu l'Antarien. « Je retire ma question initiale. Parlons plutôt de mes propres traditions. Le Temps des Commencements, par exemple, peut être interprété comme... »

* * * * *

Dans le Salon Vert quelque quatre-vingts ou cent Trekkies se pressent vers lui pour lui adresser leurs félicitations. Ils sont tous vêtus d'uniforme Starfleet. Ils parlent un anglais argotique et expressif. James se sent pris de nausée. « Tu vas bien ? », lui demande Wende. Il sourit bravement. Le corps comme un vieil os. L'esprit comme un tas de cendres. On lui présente le président de fan club local, un grand gaillard aux cheveux gris, qui se comporte et parle comme un professeur, un juriste, un banquier. Voyons, qu'est-ce que ces gens-là peuvent bien rechercher dans l'utopie créée par Gene ?

Le voilà soudain qui suffoque.

- « Sortez-moi d'ici », marmonne-t-il d'une voix rauque et étranglée.

Wende retrouve son efficacité d'épouse fidèle pour lui frayer un chemin à travers la foule. Les organisateurs, inquiets, se précipitent à son secours. On le

véhicule promptement jusqu'à son hôtel dans une rutilante petite voiture jaune citron. Wende l'aide à se mettre au lit. Revenant à la vie, il l'attire à lui.

- « Tu n'es pas obligé, » dit-elle. « Tu as eu une dure journée. »

Il insiste. Il la serre dans ses bras et la prend, rapidement, farouchement. Ils bougent ensemble quelques minutes et c'est fini, il retombe sur le dos, épuisé, hébété. Elle va chercher un linge humide et lui tamponne le front, le pressant de se reposer.

- « Passe-moi mes pilules », dit-il. Il veut du viagra, mais elle se méprend, sans doute délibérément, et lui tend une autre pilule bleue, un somnifère. Trop fatigué pour protester, il l'avale. Même ainsi, il semble que le sommeil mette des heures à venir.

Il rêve qu'il est à l'aéroport en train de prendre place à bord de l'avion pour Bangkok, et le voici qui débarque instantanément à Bangkok, un autre Port Moresby, en plus humide et débite son discours devant une horde de Trekkies Thaïlandais enthousiastes, tandis que des avions voltigent autour de lui, l'emportant d'aéroport en aéroport, et les Trekkies Thaïlandais de se brouiller pour devenir des Trekkies Japonais, qui se transforment en Trekkies Mongols, qui deviennent des Trekkies Ouïgours, qui deviennent des Trekkies Iraniens, qui deviennent des Trekkies Soudanais, qui deviennent des Trekkies Zambiens, qui deviennent des Trekkies Chiliens, tous finissant par se ressembler, par se ressembler tous, tous, tous.

* * * * *

Les Spiciens se dressaient au-dessus de lui, ondulant, se dressant, oscillant comme des cobras prêts à frapper. Mais leurs yeux, liquides et chaleureux, étaient remplis de sympathie, d'amour même. Il les sentait rayonner de compassion. S'ils avaient possédé les muscles adéquats, ils lui auraient souri tendrement, il en était sûr.

L'un d'eux s'est penché vers lui. Le petit appareil traducteur s'est balancé vers Scotty comme un médaillon sacré. Il a cligné les yeux, se concentrant aussi intensément que possible sur les mots ambrés qui sortaient du minuscule haut-parleur.

- «...est venu. Nous allons... »

- « Reprenez, s'il vous plaît, » a demandé Scotty. « Une partie de vos paroles m'a échappé. »

- « Le moment... est venu. Nous allons..., procéder à l'échange des sacrements. »

- « Des sacrements ? »

- « L'humeur sacrée »

- « L'humeur sacrée ! ? Oui. Bien sûr. »

Scotty a fouillé dans son sac. Il a senti sous ses doigts la flasque enveloppée de cuir. De cuir ? De la peau de serpent, peut-être. Tant pis. Il l'a sortie.

- « Voilà, » a-t-il dit. « Du vert, la plus transcendante des liqueurs que j'ai eu l'audace de consommer dans ma chienne de vie. »

Le plus long des extraterrestres lui a présenté une petite bouteille plastique remplie d'un liquide orange.

- « Voici une dose équivalente. Nous vous la donnons. Elle vous donnera la paix. »

Scotty a souri. Il y avait un temps pour poser les questions et un temps pour agir. Il a pris la bouteille, l'a ouverte et portée à ses lèvres.

- « Attendez ! » a crié Stevens qui venait juste d'apparaître. « Qu'est-ce que vous... »

- « Trop tard », répond Scotty avec une parfaite sérénité, et joyeusement, d'un coup boit le contenu de la petite bouteille des Spiciens.

* * * * *

Le cauchemar continue. Il fait le tour de la Terre comme le Hollandais volant, comme l'écossais errant, les aéroports succédant aux aéroports en un voyage sans fin de nulle part à nulle part. Des comités pleins de prévenance l'accueillent et le conduisent à son hôtel. Quelquefois les membres du comité sont en civil. D'autres fois ils affichent consciemment leurs appartenances à la communauté Trekkie, avec leurs uniformes Starfleet, leurs masques d'extraterrestre et leurs gadgets estampillés Paramount, et James a l'impression que ces figures de carnaval sont en définitive moins authentiques, moins honnêtes que les autres qui sont au moins de vrais représentants de leur époque. Aucun espoir d'un côté comme de l'autre. Il donne des coups de poing dans son oreiller, gémit, se réveille. Les bras de Wende l'entourent aussitôt. Il sanglote des phrases incohérentes au creux de son épaule et elle murmure des mots apaisants contre son front. Il souffre d'une espèce de dépression, comprend-il soudain: une nouvelle crise de valeurs, un renversement de la synthèse philosophique qui lui a permis de s'en tirer durant ces dernières années. Il est attaché à la roue, il tourne, tourne, tourne, traversant les continents sans aller nulle part. Il ne voit pas où il pourrait aller. Non. Il n'y a qu'un endroit, un seul endroit où il trouvera la paix, où l'univers sera comme il le désire. Vas-y, James. Vas-y et restes-y le plus longtemps possible. « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? » Demande Wende. Il frissonne et secoue la tête. « Prends ça », dit-elle, et elle lui donne une espèce de pilule. Encore un tranquillisant. Très bien. Très bien. Ça l'aidera à se rendre où il doit aller. Le monde a viré à la porcelaine. Sa peau est comme une enveloppe de plastique. En avant, en avant, au vaisseau. Au vaisseau ! « Au revoir », dit James, et il se laisse aller.

* * * * *

Derrière le champ de force protecteur les Capelliens se tordent et tournent sur eux-mêmes, lancés dans leur danse rituelle. Ils évoluent avec une grâce tout à fait étonnante pour des créatures d'une taille aussi effrayante. Une lumière éblouissante émanant du plafond frappe leur peau lustrée et rebondit sur elle, diffractant toutes les couleurs du spectre en un feu d'artifice d'infrarouges, d'ultraviolets et de noir. Tout le cosmos rutilé et étincelle. Une unique note de musique, absolument parfaite,

jaillit au loin et, se rapprochant, gonfle en un crescendo infini. Scotty tremble devant la beauté de tout ce qu'il perçoit.

A ses côtés se tient l'Antarienne au corps lisse d'otarie. Elle indiscutablement elle, cela ne fait plus aucun doute, elle s'accroche à son bras et lui souffle : « Allez-vous les rejoindre ? »

- « Oui. Oui, bien sûr. »

- « Moi aussi. Où que vous alliez, je vous suis. »

- « Maintenant », dit James. Il s'approche de l'arche de contrôle du champ de force et d'un pas résolu entre dans l'espace loisir réservé aux Capelliens.

L'Antarienne le regarde au fond des yeux et dit, rayonnante d'extase : « Je ne vous ai jamais dit mon nom. Je m'appelle Janet. (NdA : Première épouse de l'acteur.) »

Ils s'envolent tous deux sur la piste de danse. Aucune sensation de malaise, aucune oppression pulmonaire, aucun désagrément. Il est entouré par des vagues lumineuses, des nappes palpitantes de couleur pure, comme s'il avait pénétré au cœur d'une aurore. Il flotte avec Janet vers les Capelliens, qui les accueillent avec des mugissements de joie. Janet entre aussitôt dans la danse, agitant ses membres sinueux avec une grâce invraisemblable; Scotty se joindra à elle dans un instant, mais il se retourne d'abord vers les autres passagers restés derrière le champ protecteur et d'une voix propre à ébranler tout l'univers il s'écrie : « Venez, mes amis ! Venez tous ! Venez danser avec nous ! » Et ils arrivent, se déversant par l'arche de contrôle, d'abord les Spiciens, puis tous les autres, l'infinie multitude des autres. Les voyageurs de Fomaihaut, d'Achemar, d'Acrux, d'Aldébaran, de Thuban, d'Arcturus et d'Altair, ceux de l'étoile Polaire, de Canopus, de Sinus et de Rigel, des dizaines de créatures stellaires s'élançant en avant, toutes ensemble, même Stevens, le pauvre petit Stevens, joignant les mains, tentacules, vrilles, n'importe quoi, pour former un grand anneau de lumière, un véritable chœur cosmique. Et tous de danser. De danser. De danser.

* * * * *

LOS ANGELES, 20 juil 2005 (AFP) - C'est avec tristesse que nous avons appris la mort de James Doohan. L'acteur James Doohan qui incarnait le personnage de Scotty, l'ingénieur en chef de l'USS-Enterprise, catapultant dans l'espace ses compagnons d'équipage dans la célèbre série télévisée Star Trek, est décédé mercredi à l'âge de 85 ans, a-t-on appris auprès de son agent.

Il était célèbre pour l'ordre qu'il recevait de ses compagnons d'équipage à plusieurs reprises dans chaque épisode, « Téléportation, Scotty » (Beam me up, Scotty), pour être téléporté dans l'espace.

Agé de 85 ans, l'acteur d'origine canadienne est décédé d'une pneumonie à son domicile dans l'Etat de Washington (nord-ouest) après une longue bataille contre la maladie d'Alzheimer, a déclaré à l'AFP son agent et ami Steve Stevens.

- « Il adorait jouer (le personnage de) Scotty, et il adorait Star Trek » a

déclaré Stevens.

FIN